

Éloge de la famille de Larnage

par Madame Gautheron

Dédié à Monsieur le Comte de Larnage et à sa famille



Notes ¹

1

- Le lien entre Madame Gautheron et la famille Mure de Larnage est inconnu. Madame Gautheron semble avoir une imagination débordante et s'éloigne bien souvent des réalités.
- La photographie de couverture est la reproduction d'un daguerréotype. Il représente Louis Charles Marie Hector Mure de Larnage et son fils Jean Raymond Jules né en 1843. L'original date donc du tout début des années 1850
- Transcription du texte manuscrit et rédaction des notes de bas de page par un petit-fils d'Alix Mure de Larnage.

-
- Voir généalogie simplifiée en fin de document

Rien ne saurait réjouir la vue et rasséréner le cœur d'un touriste, blasé sur les plaisirs et le luxe effréné des grandes villes, comme l'aspect de la petite ville de Tain, il y éprouve un bien être et une jouissance, dont il est surpris lui-même, en aspirant à pleins poumons, cette atmosphère si paisible, qui entraîne avec elle de douces rêveries et électrise l'âme passionnée pour le plus grand et le plus beau.

Cette ville si calme, même dans ses jours de fêtes semble se trouver heureuse de la part qui lui a été faite, elle ne jette aucun regard d'envie sur le faste et les splendides illusions de l'industrie, elle ignore les tortures de la jalousie et la souffrance des déceptions est pour elle une énigme. Elle sait se trouver bien, de cette même vie qui donnerait le spleen dans nos grandes cités. Aussi ce cachet de bonheur rejaillit dans les rapports intimes et commerciaux de ses habitants, partout on y rencontre des visages affables et un sourire de bonté sur les lèvres.

La ville de Tain est du reste située dans un site des plus agréables, placée sur la rive gauche du Rhône, elle se trouve dans une situation charmante, la route de Lyon à Marseille la traverse et lui donne encore une nuance vivante et gaie. Elle fait partie du département de la Drôme dont elle est un chef lieu de canton. Quoique Tain ne voit pas couler les eaux de la Drôme elle en est cependant peu éloignée, car cette rivière prend sa source dans le département même, sur les confins des Hautes Alpes, près du petit village de Valdrôme, et roule ses eaux torrentueuses dans une vallée qui offre successivement les sites les plus sévères et l'aspect le plus pittoresque, puis elle se jette dans le Rhône au-dessous du pont de Livron.

Ce département est peu fertile, couvert presque en totalité par des montagnes rocheuses, peu accessibles à la végétation, ce qui appauvrit ses produits agricoles, mais il en est dédommagé par la vallée du Rhône où la récolte est abondante, ses vignobles y sont aussi très estimés et la petite ville de Tain est dans ce sens la plus privilégiée, se trouvant bâtie aux pieds du coteau de l'Hermitage dont la qualité supérieure de ses vins a une renommée européenne.

On découvrait autrefois au sommet de ce coteau un temple romain où plus tard on a construit une église dédiée à saint Christophe et les habitants de Tain y allaient en pèlerinage. Cette ville est d'origine gauloise, c'est tout près de ses murs que Fabius a gagné sur les Allobroges², cette victoire célèbre qui en ouvrit le passage à la Gaule celtique ; des ruines et des tombeaux antiques attestent encore la terrible bataille qui s'y livra et c'est en sa mémoire que les romains avaient érigé un arc de triomphe sur le lieu même, mais il n'en est pas resté de vestiges comme si cette vieille terre gauloise eut refusé de porter un monument élevé à sa servitude.

Tain a vu naître des hommes qui se sont immortalisés ; le savant antiquaire Alexis Chaliou³ et le grand mathématicien Jacques Bret⁴. Elle possède encore dans ce moment les descendants d'une génération dont elle est fière. Aussi en longeant la grande rue qui est en même temps la route de Marseille, le voyageur en apercevant encadré dans un massif d'arbres le château de Monsieur le Comte de Larnage⁵, se sent ému sous l'impression d'un indéfinissable sentiment de respect, tant l'arbre généalogique de cette noble famille semble rivé sur sa façade.

Ce château d'une architecture sérieuse et d'un bon goût ne saurait permettre l'ombre du moindre soupçon sur la vie luxuriante et dépravée des châtelains de nos jours. Tout laisse à deviner au contraire dans cette noble demeure, l'austérité des mœurs,

² Allobroges, peuple de Savoie et du nord de l'Isère vaincu au confluent du Rhône et de l'Isère, en 121A.C. par le consul romain Fabius Maximus. (ref. Wikipédia)

³ Abbé Alexis Chaliou (1733-1808), Ecclésiastique et archéologue originaire de Tain. (Dictio. Biblio. De la Drôme)

⁴ Jean Jacques Bret, (1782-1819), Mathématicien en réalité né à Mercuriol et mort à Tain (Dictio. Biblio. De la Drôme)

⁵ Actuellement mairie de Tain-l'Hermitage

la vertu et la vie douce et sentimentale de la famille, qui loin d'engendrer le remord, ni même une pensée amère, a pour elle le don de procurer sans cesse de nouvelles sensations plus ou moins délicieuses et pures. Tel est le touchant tableau que nous offre le château de Monsieur le Comte de Larnage⁶. Madame la Comtesse⁷ d'un esprit juste et éclairé qui sait si bien réconcilier le sentiment du devoir avec une extrême bonté et qui réunit à la fois l'attraction du cœur avec ce qui inspire le respect, semble ne pas douter qu'elle est le phare brillant où se rive le regard de toutes les dames qui l'approche. Veuve depuis peu de temps⁸, elle pleure encore la perte douloureuse qu'elle vient de faire, mais elle trouve une douce compensation à sa douleur auprès des deux plus jeunes de ses enfants qui habitent avec elle la ville de Tain.

Nous citerons d'abord un fils vrai type des principes d'honneur et de loyauté de ses ancêtres.

Monsieur le Comte de Larnage dédaigne encore de s'occuper de son avenir, il n'a aucune ambition pour sa position personnelle, il ne donne pas même une pensée à des projets d'union que tant d'autre à son âge s'empressent de former. Il se consacre corps et âme à l'humanité, comme son père, comme son grand-père, comme ses aïeux de plus en plus reculés en rétrogradant sur le parcours de deux siècles. Puis vient Mademoiselle de Larnage⁹ plus jeune que son frère de deux ans, portrait vivace de la bonté d'âme et des vertus de sa mère qui comme elle se relègue dans le silence de la vie privée, dans le but unique de secourir la souffrance et l'infortune, qui comme elle aussi est l'objet du respect et de l'admiration de tout le pays, qui comme elle encore est bénie et vénérée par une infinité de malheureux soulagés par elles.

Je ne me permettrai pas assurément de pénétrer d'un regard indiscret dans l'intérieur de ce séjour aimé, foyer du dévouement où la providence a dressé ses batteries. Je craindrais de froisser la délicate modestie qui y règne, comme la frêle sensitive¹⁰, elle souffrirait d'une trop grande lumière ; mais je réclame la faveur d'essayer une faible esquisse de cette chaîne incalculable de bienfaits qui ont dépassé les limites de l'Europe pour aller se propager d'eux-mêmes dans quatre parties du monde, malheureusement de nombreux détails ont échappé à ma connaissance et j'avoue avec un profond regret que mes faibles talents seront bien impuissants dans l'accomplissement de ce grandiose travail, mais moi aussi dans la personne de mon fils je prends part à ce précieux legs¹¹ transmis d'âge en âge par cette famille généreuse aussi grande dans ses œuvres que par son blason et la reconnaissance bien sentie a besoin de s'exhaler.

⁶ Raymond de Mure de Larnage s'était marié en 1866, Vincent se marie en 1871 et Hugues est encore très jeune. Il doit s'agir de Vincent et le texte serait d'avant son mariage

⁷ née Louise Marie de Croze (1824-1878) mère du précédent

⁸ Veuve de Louis Charles Marie Hector de Mure comte de Larnage (18/06/1812 - 9/7/1870), fondateur de La Teppe

⁹ Sans doute Marie Louise Josèphe qui était l'aîné des filles. Attention imprécisions dans les ages des enfants

¹⁰ mot incertain, voir la photo du passage original en fin de document.

¹¹ Ce passage laisse penser que l'auteur est la mère d'un épileptique pensionnaire de La Teppe ou au moins ayant été soigné par les Larnage.

C'était en l'année 1664 à la pointe d'un beau jour de printemps comme les poètes savent les chanter. Le feuillage des grands arbres qui entouraient le château de Monsieur le Comte de Larnage¹² laissait filtrer la rosée du matin comme des milliers de perles à ses branches faiblement agitées par un léger vent du nord. Cette brise parfumée par la floraison printanière fouettait le visage de Monsieur le Comte qui se promenait triste et rêveur dans les allées fleuries de ses bosquets, sous les courbes gracieuses que décrivaient les hirondelles revenues depuis quelques jours des lointains climats, mais toutes ces beautés de la nature, tout ce parfum des plantes, toutes ces aspirations de la terre vers le ciel ne paraissaient nullement le dérider, car ce noble visage où se peignaient autrefois le contentement et la joie exprimait dans ce moment une poignante anxiété. Jeune encore Monsieur le Comte de Larnage avait vieilli beaucoup depuis quelque temps, ses grands yeux d'habitude expressifs semblaient s'être dépouillés de leur fluide si pure pour prendre une teinte morne et abattue et ses longs cheveux grisonnants avant l'âge, retombaient négligemment sur ses épaules, mais sa figure si amaigri et si pâle, avait gagné en majesté, ce qu'elle avait perdu en élégance et vivacité.

Quand il eut longtemps et distraitement regardé le crépuscule disparaître et qu'il eut enfin réussi à calmer quelque peu l'agitation qui l'envahissait, des larmes silencieuses coulèrent sur ses joues décolorées, il murmura avec un accent que rien ne saurait rendre Oh ! Je le sauverai ! Je le sauverai et un sanglot s'étouffa dans sa gorge. La fermeté de cette résolution s'exprima toute entière dans l'éclair qui brilla de ses yeux.

Quel pouvait donc être l'objet de cette vive sollicitude, nul n'aurait pu le dire, car les habitués du château ignoraient même que le malheur s'y était apesanti.

Monsieur le Comte de Larnage avait un fils¹³ sur lequel il avait fondé de grandes espérances, car il promettait de réunir la science aux qualités du cœur, son père avait reversé sur lui tout l'amour que renfermait son âme et on pouvait dire qu'il ne vivait que pour lui. Mais l'adversité par une cruelle ironie, se plait à frapper indistinctement le grand comme le petit, le riche comme le pauvre. Monsieur le Comte le ressentait dans ce moment, car il venait d'acquérir la terrible preuve que son fils était atteint du mal épileptique.

A partir de ce jour néfaste, rien ne fut négligé pour combattre les degrés progressifs de cette épouvantable maladie, devant laquelle la faculté de médecine du globe entier a toujours reculé impuissante et vaincu. Mais il était dit qu'elle ne devait pas faire d'exception pour la maison des Comtes de Larnage, car en dépit de la science médicale, des célébrités de France, l'état du jeune homme empirait toujours et vint le moment où il fallut se déclarer vaincu en face de cette écrasante et impitoyable logique.

Deux longues années s'étaient écoulées depuis cette époque, le Comte ne semblait avoir renoncé à tout espoir de guérison. On s'étonna d'abord de ce calme si peu en rapport avec la douleur qui l'avait obsédé aux premiers temps, puis on cessa de s'en occuper, avec cette conviction bien arrêtée, qu'il n'est pas de souffrance du cœur qui ne s'émousse à la longue, l'âme n'étant pas faite pour un éternel désespoir et toute blessure si cuisante qu'elle soit au cœur, laisse toujours croire à celui qui la ressent, qu'elle ne se refermera jamais, puis les heures, puis les jours, puis les ans s'écoulaient

¹² En 1664 Noble Antoine Mure (1638-1719) n'était pas Comte de Larnage, c'est son fils Claude François qui acquiert cette seigneurie et le nom

¹³ Il n'y a pas de fils en bas âge à cette date dans la généalogie familiale, à moins qu'une génération ne soit pas identifiée entre Noble Antoine Mur et Claude François de Mure de Larnage (1694 –1777).

et chacun d'eux en passant, apporte sa part de baume à la plaie saignante, qui se cicatrise peu à peu.

Cette juste appréciation devenait cependant fausse vis-à-vis de Monsieur le Comte, car l'effet réparateur du temps était étranger au subit changement qui s'était opéré en lui.

Il se dégageait depuis quelque temps de toute sa personne comme un fluide magnétique, émanation subtile d'une indomptable volonté, il avait juré que s'il réussissait un jour à guérir son fils, sa seule ambition serait dorénavant de consacrer l'heureux résultat de ses longues et pénibles recherches au soulagement de ce mal reconnu incurable et rejeté de la société. Pour cela un plan d'une généreuse innovation était sorti de son cerveau, la suite a démontré avec quelle énergique persistance, ce plan a été exécuté.

Quand Monsieur le Comte de Larnage se fut bien assuré que la science rendait les armes, il se prit à lutter lui-même, corps à corps avec elle. Lutte inouïe, surhumaine qui ne faiblit jamais devant les insurmontables difficultés qu'elle lui présenta. Combien de fois après des nuits entières passées à sa bibliothèque, enfoui dans un monceau de livres, où il employait ses longues heures d'insomnie à les compulsier en détail, un sentiment de découragement avait semblé l'étreindre et l'accabler, combien de fois l'inexorable mot impossible l'avait crispé la poitrine¹⁴ et terrassé ses facultés, mais il se redressait toujours fort dans le combat et parvenant à vaincre le désespoir qui lui meurtrissait le cœur.

Puis il se reprenait à combattre ou pour mieux dire il se ruait furieux contre l'opiniâtreté des obstacles, qui s'obstinaient à obstruer le passage à ses succès. Des instants de défaillance, triste apanage de la nature humaine, succédaient souvent à cet incroyable effort scientifique, Monsieur le Comte courbait alors la tête, son front se plissait, ses lèvres se contractaient, mais ce n'était qu'une émotion passagère, sachant bien que rien n'est impossible à qui a une volonté ferme et une résolution inébranlable et cette mâle volonté prenait encore le dessus. Hélas dans cette guerre à outrance, entre le désir de la réussite si désirée et- la preuve visible, patente et acharnée de cette implacable résistance, quelle tempête furieuse exaspérait son âme, disputant le terrain avec une thèse aussi impénétrable. Enfin cette énergique persévérance finit par lui obtenir un réel succès, c'était la découverte d'une plante dont la propriété d'après son analyse, lui donnait une presque certitude de réussite.

Selon ses connaissances sur la température et la nature du sol de ces parages, cette plante devait se trouver sur les montagnes qui avoisinent Tain, mais il y avait danger réel de s'y aventurer, tant on devait craindre de disparaître dans de profonds ravins. Qu'on se figure des montagnes presque perpendiculaires, surmontées encore de gigantesques rochers à pic, où ça et là se présentaient à peine à l'époque, que quelques traces de végétation, pas de bergers sur ces montagnes couvertes aujourd'hui de riches vignobles, pas d'animaux puisqu'il n'y avait pas de pâturage, pas même de chèvres gravissant ces coteaux, pour brouter quelques rares buissons et celui qui parcourait ces lieux, ressentait quelque chose comme un froid au cœur, tant l'aspect en était lugubre. Cette plante seule croissant sur ce sol presque nu, égayait par sa verdure la monotonie du paysage.

Un jour Monsieur le Comte partit avant le lever du soleil, sans craindre de déranger, sans penser aux fatigues de cette longue course, sans donner un regard d'épouvante sur cette périlleuse ascension, tout à sa foi en lui, tout à l'espoir qu'il y

¹⁴ L'auteur semble avoir oublié des mots, voir photo du passage en fin de document

avait fondé, tout aux sublimes projets qu'il en avait formé. Il partit seul dans cette excursion.

Sans doute que plus d'un passant en le croisant sur sa route, eut trouvé cette promenade matinale toute naturelle et certes il aurait été loin de penser que cette course au point de vue si simple, cachait derrière elle, une vaillance de dévouement au-dessus de tout éloge, un cri d'admiration se fut assurément échappé de sa poitrine, s'il eut cru faire face à ce mâle courage et à cette stoïque vertu que rien ne pouvait ébranler. S'il eut cru être en présence d'un homme qui semblable aux héros de l'antiquité, considérait le danger comme un vain mot.

Arrivé au sommet de la montagne où grâce au ciel Monsieur le Conte était parvenu sain et sauf, il ne fut pas long à se convaincre que ses prévisions ne l'avait pas trompé car à chaque pas une de ces plantes apparaissait à sa vue. Il en fit la provision qu'il jugea nécessaire pour son premier essai, puis pensant qu'il ne devait pas laisser trop faner cette herbe pour obtenir la quantité de jus qu'il désirait, il se hâta de rentrer, le fit extraire sous ses yeux même, puis son fils en bu le contenu d'un verre. Monsieur le Comte renouvela cet essai à plusieurs reprises tout en s'appliquant à en examiner minutieusement les effets. Ils dépassèrent bientôt ses espérances, encouragé par une telle réussite, il récidiva, récidiva encore pendant quelque temps et il obtint une complète guérison.

Ce fut alors que le cœur bondissant de joie d'un si miraculeux succès, il se rappela le serment qu'il avait fait, ce serment fut exécuté de point en point et quand il rencontrait de nouveaux obstacles en raison de la nature et de la gravité du mal, il ne reculait pas plus que précédemment devant la perspective de ses recherches arides et souvent infructueuses, se rappelant la tâche qu'il s'était imposée il voulait à tout prix que l'humanité entière, riche comme pauvre, profita de l'immense avantage de sa découverte. Aussi ne voulut-il jamais accepter de rétribution et quand par un motif de délicatesse il lui était offert un don, il le recevait comme simple dépositaire et le partageait immédiatement entre ceux de ses malades pour qui les frais de voyage devenaient trop onéreux, car régulièrement deux fois par année, aux mois de mai et de septembre, époque de la maturité de cette plante, il recevait avec une cordiale sympathie ces pauvres déshérités de la nature, qui lui arrivaient progressivement à mesure que sa réputation s'étendait. Bientôt sa maison fut encombrée aux jours désignés pour cela. Avec quelle sollicitude il présidait à cette grande œuvre humanitaire ou rien ne s'exécutait, qu'il ne fut là pour épier le moindre mouvement qui n'aurait pas été conforme aux dispositions qu'il avait prises pour que chacun en profita à part égale. C'était presque toujours lui-même qui voulait distribuer le breuvage. Pendant qu'il se livrait avec une sorte d'empressement à cette fonction, il recueillait, pour le bien qu'il avait déjà fait, les bénédictions de tous et celles des masses populaires accourues à cette scène si belle et si profondément touchante, puis des vœux pour le bien qu'il était appelé à faire.

Monsieur le Conte était parvenu à connaître toutes les variations de ce terrible mal, un seul cas lui avait échappé, sans doute qu'il y songeait, mais il lui fallait attendre l'occasion pour cette expérience. C'était le cas de mort, il n'avait en effet pas eu lieu encore de juger qu'une crise épileptique put la déterminer.

Environ quatre ou cinq ans après la radicale guérison de son fils, Monsieur le Comte de Larnage avait déjà fait de nombreuses cures, c'était au mois de mai, cette plante qu'en terme botanique on nomme gallium était prête à récolter et comme c'était toujours Monsieur le Comte qui voulait l'aller cueillir lui-même, il partit un jour vers les cinq heures du matin. Le ciel était bas et sombre, couvert de nuées lourdes et grises comme une sorte de brouillard à demi transparent qui ne dérobaient pas les objets absorbés. Dans une série de réflexions dont on devine facilement la nature, il arriva

au bout d'une grande heure de marche, l'esprit ainsi préoccupé aux pieds de la montagne la plus fertile dans cette production. Depuis quelques instants déjà le chemin s'était rétréci mais en cet endroit il semblait tout à fait interrompu, craignant de s'être trompé il s'arrêta puis il se décida à pénétrer dans ce fourré de broussailles, mais les difficultés devenaient de plus en plus croissantes, les branches entrelacées fermaient à chaque pas le sentier. Monsieur le Comte ne les écartait qu'avec peine et quelques-unes le fouettaient, de temps en temps, violemment au visage. Un vent assez vif qui s'était élevé avec le soleil, déblayait les nuages entassés dans le ciel. Malgré cette fraîcheur presque glaciale, Monsieur le Comte était en nage et à grosses gouttes de sueur ruisselants sur son front.

Ah ! murmura-t-il en lui-même comme il s'arrêtait pour s'essuyer le visage, ce n'est pas un chemin cela, personne ne peut jamais passer ici. En même temps, comme pour lui donner un formel démentit, un bruit soudain attira son attention, ce bruit ressemblait à des cris rauques et étouffés, Monsieur le Comte resta un moment immobile et attentif mais aucun autre bruit ne parvint à son oreille, puis silencieux et pensif, fixant toujours ses regards dans la direction que lui étaient parvenus ces cris de détresse, il continua lentement à se frayer un passage dans la voie presque impraticable qu'il lui fallait suivre. En fin cette partie si fatigante de sa route toucha à son terme, les broussailles s'éclaircirent et furent remplacées par des pointes de rochers grisâtres disséminés à des distances irrégulières. Bientôt il se trouva au point culminant d'une côte escarpée, sorte de falaise qui dominait une gorge profonde. Monsieur le Comte fut émerveillé du coup d'œil enchanteur, du vaste panorama qui se présenta à sa vue, sur lequel reflétait un soleil éblouissant par la réverbération des pics neigeux de la chaîne des Alpes. Mais ces mêmes cris plus rapprochés et plus distincts vinrent le tirer une seconde fois de ses rêveries, il était inutile d'en entendre d'avantage pour avoir la certitude que quelque chose de terrible était proche. Il ne prit pas le temps de se consulter sur le parti à prendre, il lui aurait semblé trop manifestement égoïste de se retirer pendant que quelqu'un était près de lui en péril, quoiqu'il en ignora la nature. Comme il avançait d'un pas rapide dans cette direction, un incident inattendu le cloua sur place. Un jeune paysan de douze à quatorze ans se roulait dans la poussière sous l'étreinte d'une violente crise épileptique, sa mère à genoux près de lui poussait des gémissements à fendre le cœur. Monsieur le Comte les observa un moment avant de se montrer. Ce qui le remplissait d'étonnement c'est qu'à mesure que la crise se calmait, la mère donnait des marques d'un chagrin de plus en plus vif. Il franchit d'un bon l'espace qui les séparait et il se trouva en face d'un cadavre, la mort avait été instantanée. Sa première pensée fut de chercher à reconforter le moral de cette femme si désolée. Ensuite il s'occupa de faire transporter le jeune homme à son domicile, demeure modeste moitié maison, moitié cabane qui s'élevait sur le flan de la montagne sur laquelle se disséminent encore aujourd'hui les chaumières du hameau de Larnage, vastes dépendances qui ont appartenu longtemps à la famille de Monsieur le Comte¹⁵ et qui lui valait d'en porter le nom.

Cette crise mortelle lui fournit un vaste champs de conjectures et il tint essentiellement à ce qu'on en fit l'autopsie. Cette détermination prise, il retourna promptement au château et donna des ordres à ce sujet, puis il se tint prêt à y assister lui-même. Il n'eut pas lieu de le regretter, ou pour mieux dire il eut souvent l'occasion de s'en applaudir car de nombreux symptômes qui lui avaient paru jusque là enveloppés dans d'épaisses ténèbres étaient devenus par l'expérience qu'il

¹⁵ Claude François de Mure anobli en 1750 acquiert en 1776 (ou 1766) la seigneurie de Larnage. A l'époque la famille s'appelait Mure ou de Mure sans le nom de Larnage et sans le titre de Comte (voir note 12).

en avait acquise infiniment visibles après cette épreuve anatomiste. Et plus d'une fois ensuite il opéra sans hésiter, dans les mêmes cas ou autrefois il était obligé de tergiverser pour arriver au même but.

Monsieur le Comte de Larnage avait mis au service de l'humanité, son courage, son intelligence et sa fortune. Il continua jusqu'à sa mort cette admirable existence de charité, de dévouement sans jamais dévier du système qu'il avait adopté sur les époques périodiques où ce remède si salutaire devait se prendre. Mais se voyant vieillir et voulant perpétuer cette page héroïque de sa vie il écrivit son testament où cette close figure au premier rang. L'avenir a prouvé combien elle a été rigoureusement observée car comme lui, ses descendants ont tous appartenu à l'immortelle race de ces hommes marqués au front d'un sceau divin, de qui l'on peut dire « ils n'ont passé sur cette terre que pour faire du bien ! »

Faire du bien ! telle a toujours été en effet leur constante préoccupation, aussi leur nom retentit et retentira toujours sur tous les points du monde civilisé.

Pendant plus d'un siècle et demi cette œuvre solennelle de bienfaisance se renouvela régulièrement au temps précisé et plus tard on eut la pieuse inspiration d'y joindre une cérémonie religieuse, comme pour attester que quelque soit l'étendu de la science de l'homme, il doit s'incliner devant la puissance de Dieu et chercher à abriter la souffrance sous son égide. Ces jours là on pouvait deviner au juste sur quelle vaste échelle siégeait leur renommée, une immense population de tout rang et de tout âge se pressait autour et dans l'enceinte du château¹⁶ dans laquelle d'unanimes acclamations retentissaient, c'était à qui souhaiterait plus haut à cette famille vénérée, longue vie, prospérité et bonheur sans nuage.

Mais la spéculation toujours si ingénieuse à pénétrer partout où il y a des bénéfices à réaliser, fit des propositions à Monsieur le Comte sur qui incombait cette tâche à l'époque, fidèle au serment héréditaire il refusa pendant longtemps, cependant l'Académie ne se tint pas pour battue, des obsessions elle passa à l'exigence et Monsieur le Comte dut céder mais il voulut que la classe indigente ou peu aisée bénéficia de cette échange et au lieu de se dessaisir de ce trésor en faveur de l'Académie ce fut entre les mains des sœurs de l'institution de S^t Vincent de Paul qu'il fut confié.

Oh ! il le savait bien Monsieur le Comte de Larnage que tout ce qu'il y a de noble désintéressement, d'abnégation et de courage dans le cœur d'une femme se trouve dans une communauté de S^t Vincent de Paul. Aussi partout où la souffrance gémit on voit une sœur de S^t Vincent de Paul pour consoler et soulager. Au milieu d'un sinistre, n'importe quel qu'en soit la cause, se trouve une sœur de S^t Vincent de Paul pour prodiguer les premiers secours sans consulter le danger. Sur le champs de bataille, à travers des flots de sang, affrontant les balles une sœur de St Vincent de Paul est encore là pour panser les plaies et fermer les yeux des mourants.

Il existait il y a à peu près quatorze ans un ancien château près du clos de l'Hermitage et à quelques centaines de pas des bords du Rhône ; Monsieur le Comte en fit l'acquisition, ainsi que des dépendance et en utilisa les matériaux pour commencer l'édifice de cette institution colossale appelée aujourd'hui Établissement

¹⁶ Alix Mure de Larnage (1870-1950) a raconté à sa famille qu'elle se souvenait de jours de fête de son enfance, où elle distribuait du gallium dans la chapelle familiale (visible dans le jardin de la mairie de Tain)

de Santé de la Teppe¹⁷, où on reçoit à demeure les épileptiques des deux sexes, le tout à des prix proportion à la condition de chacun, beaucoup d'entre eux y sont même acceptés gratuits, s'il y a impossibilité de verser le plus minime chiffre de la pension. Mais sur aucun point ils n'ont à souffrir de cette triste nécessité. Basé sur le pied de la plus stricte impartialité, le règlement de la maison ne les prive nullement des avantages dont profitent les plus fortunés. Là ils sont astreints à un régime sévère selon la gravité de leur mal et les penchants naturels du malade et en attendant la saison du gallium ils subissent tous aussi un traitement ponctuellement suivi, joint à mille précautions qui s'emploient chaque jour pour leur éviter les émotions vives et entretenir la paix et une sorte de gaîté.

Les immenses résultats qui ont couronné cette bienfaisante initiative se sont répandus comme par enchantement si l'on en juge par le nombre prodigieux qu'il leur en arrive chaque années. C'est ainsi que cet établissement où les plus purs motifs de charité et de philanthropie ont fait tous les frais, s'est assis peu à peu sur des bases gigantesques. Très bien situé du reste par la salubrité du climat, il réunit tout ce qu'on peut désirer pour le confortable, l'hygiène et même les agréments car tout y concourt à remplacer les soins d'une mère, et les riches comme les pauvres participent aux mêmes attentions et aux mêmes témoignages de sympathie, les malades eux-mêmes entraînés par l'exemple s'aiment mutuellement et s'entraident avec une cordiale fraternité. Frappés par le malheur aux mêmes conditions, ils se considèrent en famille. Cet état de chose est une heureuse conséquence du bien-être qu'ils éprouvent. Le cœur humain est ainsi fait que ceux qui nous approchent ressentent presque toujours le contrecoup de nos impressions bonnes ou mauvaises et un passage de générosité s'installe volontiers pendant quelques instants dans l'esprit le plus sec et le plus égoïste, si un éclair de bonheur illumine son existence.

Monsieur le Comte se rendait souvent à La Teppe et toujours avec un nouveau plaisir car c'était pour lui une vraie jouissance quand il se trouvait auprès de « ses enfants » comme il se plaisait à les nommer. Il y était reçu avec tout l'enthousiasme d'une vive et sincère reconnaissance. Eux aussi le regardaient comme un père, il en avait bien en effet les sentiments pour eux. Hélas la vie a des passages bien douloureux et difficiles à supporter. Comme si ces infortunés déjà si privés des dons de la nature ne devaient pas encore être suffisamment éprouvés, il ne leur a pas été donné de posséder longtemps ce protecteur pour qui ils professaient un culte si respectueux et si plein d'amour. La vie de Monsieur le Comte de Larnage n'a pas été longue, mais elle a été pleine et Dieu en l'appelant a montré qu'il ne voulait pas exiger trop de lui.

Sa mort a semé un deuil général non seulement dans sa famille, non seulement à La Teppe, mais à Tain et partout où il était connu.

L'institution de La Teppe a témoigné le désir que le cœur de son noble fondateur fut embaumé et déposé dans le caveau de son église. Ce désir a été accordé et lorsqu'on approche de la dalle qui recouvre ce précieux reste, la nomenclature de ses bienfaits revient à la pensée comme au temps où il savait si bien les exercer, puis de ce doux et en même temps, de ce triste souvenir découle une prière qui monte au ciel comme une fumée d'encens.

Cependant une grande consolation, était réservé à ces pauvres orphelins, qui allége doucement leur amer regret, c'est que Monsieur le Comte revit dans la personne du

¹⁷ L'Établissement de la Teppe fut fondé en 1856, le texte doit donc être daté de fin 1870 ou début 1871, après la mort de Louis de Larnage (9/7/1870), ce qui est en accord avec la note 8

plus jeune de ses fils¹⁸ à qui avant de mourir il a réservé toutes ses connaissances et ses procédés magnanimes.

Monsieur le Comte de Larnage fils en recueillant les dernières volontés de son père et en acceptant d'être son mandataire près de cette grande famille déshéritée, a formé le projet de mettre à profit son intelligence supérieure où se montre partout où elle est nécessaire l'influence d'une âme pleine d'indulgence et de bonté. Ces rares qualités jointes à l'éducation religieusement sévère qu'il tient de ses parents en ont fait une de ces natures rigoureusement attachée au bien par toute l'énergie d'un cœur droit et pur détestant le mal par instinct, résolvant toutes les questions dans le sens le plus juste et le plus utile au bien et se confiant toujours sans arrière pensée aux inspirations de la scrupuleuse loyauté de ses sentiments.

Soutenu par une telle puissance d'action à laquelle vient admirablement à l'appui le concours de Madame la Comtesse de Larnage et de Mademoiselle sa fille, l'Établissement de La Teppe grandira, grandira toujours. Et le burin de la postérité se charge de tracer en lettres ineffaçables le non des Comtes de Larnage.

Gravez, Gravez o gloire immortelle
Sur diamant ce nom en lettre d'or.
Tracez ces mots d'une main fidèle
Que notre voix puisse relire encore
Célébrons tous sa mémoire
Chantons ses nombreux bienfaits
Chantons à jamais sa gloire
Et les heureux qu'il a fait

La Mulatière près de Lyon

M^{me} Gautheron¹⁹

¹⁸ Information semblant fantaisiste, le dernier des frères, Hugues, Jean, Marie ayant à peine plus de 14 ans (né en 1856 ; voir tableau généalogique à la fin du texte). Ultérieurement, c'est le fils aîné Jean Raymond Marie Jules qui poursuivit l'œuvre de son père.

¹⁹ Les liens entre Madame Gautheron et la famille de Larnage ne sont pas connus sauf l'éventualité de la note de bas de page N°11.
Il existe encore de nombreux Gautheron à la Mulatière

Noble Anthoine MURE

1638 - 1719

Conseiller du Roy au Parlement Provinciale de 1693

Marie HEYNOD
(Heynaude ?)

Claude François de MURE

1694 - 1777

Conseillé du Roy Maire et Capitaine du Château de la ville de Tain
Anobli en 1750, appelé depuis 1717 Mure du Colombier
acquiert en 1776 (1766?) la Seigneurie de Larnage

Clothilde (Claudine)
CHENUT
(Chenu ?)
1713-1777

Jean
Antoine
1675 –
1718
sans
postérité

Louise

Claudine

Catherine
Marie

Jean Antoine de MURE de LARNAGE

1736 - 1796

acquiert en 1783 la terre de Tain
sous la révolution émigre en 1792 à Constance (Grd Duché de Bade), meurt en Suisse

Julienne de
RUGNAT (RUYNAT
?)
1748-1811; baptisée
à Grenoble le
27/11/1748

Dorothée
S.P.

Claudine
S.P.

Anne-Marie

Mariage le 21-10-1769

Jean-Vincent de MURE de LARNAGE

1776 - 1829

Louise Marie
Charlotte Elisabeth
Jeanne Rose
MONNIER de la
SIZERANNE
1788 -1868

Jean
François

Claude
Victor

Marie
Joseph

Louis
Antoine

Hippolyte
Florentin

Ces 4 frères furent trappistes à Val Sainte (Suisse)

S.P.

Mariage en 1807

Louis Charles Marie Hector de MURE Comte de LARNAGE

18/06/1812-29/07/1870, né et mort à Tain
Maire de Tain, Conseillé Général de la Drôme,
Chevalier de la Légion d'Honneur, et des ordres de S^{ts}
Maurice et Lazare, Chevalier de Saint Grégoire le
Grand, comte Romain, en 1856 fondateur de
La Teppe.

Louise Marie de
CROZE
1824-8/9/1878 à
Orange

Marie Louise Rose
née à Tain en 1813 – 1885 (ou 83 ?)

épouse Marie Albert du Boÿs

Mariage le 28/4/1842

Jean Raymond Marie Jules de MURE Comte de LARNAGE

22/4/1843-13/12/1905

Marie BOUQUET de
LIGNIERE
1844-8/03/1877 à
Tain

Vincent Marie
de Mure
Comte Ruinat
de Garcin
1846 – 1917

Marie
Louise
Joseph
19/3/1849 -
3/5/1886
S.P.

Magdelaine
marie
Henriette
29/01/1850-
4/7/1874
S.P.

Hugues
jean Marie
de Mure de
Larnage
1/11/1856 -
1927

Elizabeth
Marie
Augustine
1859
(Carmélite)

Mariage le 24/12 ou 25/9
1866

2

Marie-Thérèse
17/8/1867 – 2/2/1957
épouse Marie Louis Jean Sers

Jacques
† en bas âge

Alix Louise Laure Mure de
Larnage
5/12/1870- 29/9/1950
épouse
Gilbert Auguste Orsel des
Sagets

Netty
4/7/1873 – 12/5/1956
S.P.

Arbre généalogique d'après Monique Lescan du Plessix (fille d'Alix Louise Mure de Larnage)

Ouvre ses batteries. je craindrais de froisser la
délicate modestie (qui y règne, comme la fleur
sensible, elle souffrirait d'une trop grande lumière,
mais je réclame la faveur d'éclairer une faible
équité de cette chaîne incalculable de bienfaits)

Note 10

combien de fois l'incroyable mot impossible)... Il avait
crié la patrie et terrassé les facultés, mais il se
redressait toujours fort dans le combat et parvenait à vaincre
le désespoir qui lui encastrait le cœur.

Note 14